

Rencontre avec Virginie Delalande

Article de Patricia Marion

Avertissement : Les mots peuvent parfois être réducteurs et ne pas retranscrire, de manière, juste et précise, ce que l'on souhaite exprimer. Ainsi, j'ai longtemps cherché (je cherche encore), mais en vain, un substitut aux mots « handicap » et « sourd » parce qu'ils sont chargés, connotés péjorativement et négativement. C'est donc par défaut que je les utilise, dans ce texte, et je m'en excuse par avance auprès du lecteur.

François Mauriac aimait à dire que : « *Nous méritons toutes nos rencontres. Elles sont accordées à notre destinée* ».

Cette Rencontre qui a inspiré tant d'écrivains, de poètes, d'artistes en tout genre, qu'ils ont associé au hasard, à la destinée, à l'instinct, qu'ils définissent comme étant le sel de la vie, sa richesse, sa vitalité, le résultat d'expériences, d'efforts, de cheminements intérieurs, cette Rencontre je la planifiais et la préméditais depuis 4 mois.

J'avais anticipé le lieu : ce serait à Paris, dans un café célèbre, face au Palais de Justice. J'avais ciselé mes questions pour une interview sensationnelle, des questions que je voulais pertinentes et doctes. J'avais chronométré les enchaînements, en avais esquissé les contours. J'en visualisais, enfin, le résultat flamboyant, car j'avais, selon moi, choisi **LA** femme du moment, première avocate sourde de France, récemment révélée, à 38 ans, au grand public par un documentaire télévisé : Virginie Delalande.

Tout se déroulait selon mes plans, bien, trop bien : j'aurais dû me méfier...

C'est à Annecy, où elle vit désormais, qu'elle me fixe rendez-vous. Anne-quoi ?! Car, comme en bonne Parisienne qui se respecte, toute ville de moins d'un million d'habitants, située au-delà du périphérique, est, pour moi, *terra incognita*.

Un malheur n'arrivant jamais seul, elle m'informe ne plus exercer comme avocate, depuis quelques temps déjà. La juriste-apprentie reporter en moi en tressaille d'effroi...

Et pour confirmer l'adage du « jamais deux sans trois », elle annule, au dernier moment, mon rendez-vous-graal, ce qui équivaut à l'annihilation pure et simple de mes espoirs au Prix Pulitzer tant convoité.

Abandonner ? J'y pense naturellement une fraction de secondes, respectant en cela des années d'éducation parentale, basée sur le respect de la vie privée et de la liberté d'autrui.

Mais j'évolue quotidiennement, depuis deux mois, dans un monde sourd qui n'est pas mon monde ordinaire, un univers régi par des lois qui me sont encore étrangères, malgré mes efforts à l'appréhender, évoluant aux antipodes de ma dimension, celle de l'affirmation de soi, de la persévérance, celle de la volonté, autant de valeurs que ma pusillanimité acquise me freine douloureusement à exprimer.

Je m'aperçois pourtant que mes récentes fréquentations sourdes et malentendantes, ainsi que le conditionnement universitaire des huit dernières semaines est contagieux et agit de manière réflexe : j'insiste. Avec (j'espère) élégance et tact, certes, mais je me surprends à insister.

Elle accepte, sans doute par générosité naturelle et respect de la parole donnée.

Le jour J, je suis en avance : c'est la marque des anxieux, mais la politesse des rois également. J'en profite pour réviser mes questions remaniées-adaptées que je ne lui poserai d'ailleurs jamais, car l'avortement de notre premier rendez-vous n'était, en fait, qu'un doux chamboulement liminaire, au regard de ce qui se préparait.

Elle arrive, ponctuelle, d'une élégance résolument moderne, le pas assuré, le sourire aux lèvres dès qu'elle me repère dans le salon de thé, choisi par ses soins. Je bredouille quelques signes maladroits et imprécis de bienvenue, le cerveau en mode « lobotomie », comme à chaque fois que l'enjeu est important.

Je connais mon sujet, j'ai lu, regardé et écouté toutes les interviews possibles qu'elle a données, mais aucune ne précisait qu'elle affectionne les grands chocolats chauds et les tartines à la confiture : sans détenir-là tout à fait le scoop de l'année, Pulitzer réapparaît en filigrane.

Je brosse en préambule et rapidement son portrait et son parcours afin de vérifier le résultat de mes investigations et démarrer l'entretien :

PM : - Virginie, vous êtes née sourde profonde. Vous avez été diagnostiquée jeune (à 9 mois), avez été appareillée, tenté l'expérience de l'implant cochléaire qui s'est révélé être, dans votre cas, un échec. Malgré votre handicap, vous avez été déterminée à parler, et, à force de persévérance, êtes devenue la première femme avocate sourde profonde de naissance de France.

VD : - Effectivement, mes parents tenaient à ce que j'aie une vie la plus normale possible et voulaient défier tous les pronostics médicaux qui me prédisaient une vie sans parole. Parler représente, pour moi, 20 ans d'efforts, à raison de plusieurs séances hebdomadaires chez l'orthophoniste. D'ailleurs, je vous propose de dérouler cet entretien en parlant : c'est mon mode d'expression naturel, même si je connais la Langue des Signes Française (LSF) que j'ai apprise « sur le tas » à ma majorité.

De deux choses l'une : soit elle trouve que je signe trop mal (sigh !), soit elle ne se rend pas compte que l'entretien va durer plus de deux heures et deux heures de lecture labiale c'est épuisant... Mais j'obtempère sans difficulté devant ce premier trait de caractère où la fermeté rivalise avec une pointe de « t'inquiète, je maîtrise ».

Je tente une première question sur son positionnement dans le monde sourd, puis une seconde sur sa vision de la culture Pi. Elle y répond de bonne grâce, mais je crois détecter une forme de lassitude dans ses réponses, comme si elle ne se sentait pas... concernée ?

Pulitzer s'évapore à nouveau et je suppute un « flop ! » retentissant : encore une loi, ou une règle « sourde » qui m'aurait échappées ? Qu'est-ce qu'elles ont mes questions, elles manquent de pertinence, ne sont-elles pas censées être au cœur des préoccupations du monde sourd ?

Elle hésite à peine une demie seconde, coupant court à une troisième question de haute volée sur son identité sourde, histoire de mettre les choses au clair au plus vite :

VD : - Écoutez, Patricia, je suis une femme de 38 ans, avocate, mais je ne me définis pas par rapport à « mon » handicap, comme vous le dites. Ma surdité est une caractéristique (je sens à son ton qu'elle souligne le mot), au même titre que le fait d'être blonde aux yeux bleus, mariée, avec deux enfants. Toute personne a des incapacités physiques, des névroses mentales, des traumas, des somas qui les rendent impuissantes et inopérantes face à certaines situations particulières, ou mêmes quotidiennes : ces personnes sont-elles pour autant « handicapées » ? Le « handicap » est un tropisme, une vue de l'esprit sociétale, une preuve de son étroitesse d'esprit face à la différence, davantage qu'une déficience ou une anomalie physique ou mentale.

Il est effectivement des choses qui me sont plus difficiles à faire et à réaliser, en l'occurrence je n'entends pas, ce sont donc des situations de handicap, mais vous-même avez les vôtres, je suppose. La culture Sourde, le monde Sourd avec un grand « S », je ne les nie pas ni ne les minimise : ils existent et ont leur légitimité, leur utilité. Néanmoins, je ne m'y identifie pas, je ne m'y reconnais pas. Car, davantage qu'une « communauté sourde », ce qui m'importe, avant toute chose, c'est l'individu lui-même, pluriel et paradoxalement unique.

Je sais qu'à cet instant l'entretien a basculé et je remercie le Ciel d'entendre ce discours. Car en aucun cas, je ne subis sa tirade, mais je l'espère, j'y adhère de manière forcenée, depuis des mois, des années. C'est pour des raisons similaires que je suis devenue juriste, pour cela que je me suis lancée, à plus de cinquante ans, dans l'apprentissage de la LSF, que j'ai déménagé et parcouru 10.000 km pour reprendre des études axées sur le « handicap sourd » (puisqu'il faut bien lui donner un nom). Et il me semblait être la seule à partager ce point de vue, rendant difficile, d'un côté mon intégration dans ce nouvel environnement, et de l'autre, impossible le maintien dans celui des valides entendants, partisans de la thèse du « pauvre handicapé » que l'on infantilise.

Il me semble alors urgent de me taire, d'oublier mes si doctes questions, de lâcher-prise sur la maîtrise du déroulement de l'interview et d'être frappée (au moins momentanément) d'amnésie, concernant le devoir universitaire à rendre, censé découler de cette entrevue. Ce n'est pas grave, je trouverai autre chose sur quoi disserter, mais je ne PEUX PAS (et ne VEUX PAS) laisser passer cette leçon de vie-là, ce témoignage-là qui surgissent sans s'annoncer : je les attends depuis trop longtemps.

Elle poursuit, car, pour le coup, elle est lancée et motivée :

VD : - J'ai commencé à vivre vraiment, le jour où je me suis rendu compte que toutes les difficultés et soucis que je rencontrais dans ma vie n'étaient pas véritablement liés à ma surdité. Il y avait la surdité, certes, mais elle n'était en rien responsable de ce que je vivais profondément, fondamentalement : elle se situait en périphérie, mais pas au cœur de mon problème existentiel. C'était se tromper de cause, de combat que de continuer à penser cela, ainsi.

Elle me narre alors avec discrétion, mais sans fausse pudeur, ses années de honte, de doutes, de colère, de dévalorisation de soi, de manque de confiance, de déprime, voire de dépression, et ce jour d'il y a 10 ans, qu'elle avait choisi pour, volontairement, tirer sa révérence et se soustraire à l'aleph.

Elle évoque ensuite la presque coïncidence, ce « hasard » de calendrier, la tendre réaction de son époux, qui l'ont opportunément détournée de son forfait : s'en doutait-il ?

Elle me raconte les longues années de suivi psychologique, son année de silences obstinés (auditif et langagier) dans lesquels elle s'était résolument enfermée face à sa thérapeute, la petite phrase du papa d'une amie chère qui a fait « déclic », en lui murmurant à l'oreille : « Ton handicap, c'est ta chance » et l'a amenée à se poser la question salvatrice du : « Et si je m'étais trompée tout ce temps ? ».

Aucun pathos dans son discours, aucun appel à la commisération, juste des faits, la relation du « pour moi, ça s'est passé comme ça » qui renvoie presque imperceptiblement à un : « et pour vous ? ».

Cette partie de vie, sans en faire une revendication, sans exposition ostentatoire de ses blessures à la face du monde, elle l'assume comme faisant partie de son parcours intime, de son cheminement, comme une initiation indéfectiblement liée à son sursaut de vivre, vivre autrement qu'à l'aune d'une malédiction ou fatalité lancées par quelque Fée Carabosse au-dessus de son berceau, vivre librement, pleinement et à sa manière dorénavant, puisque la manière des autres ne lui avait pas réussi.

Au « Pourquoi moi ? », elle a substitué le « moi, telle que je suis ! » incontournable, non négociable qui, sans vouloir prendre toute la place et la lumière, la capte à présent naturellement et s'amuse à l'émaner à son tour.

Je n'ose pas prendre de notes, cela me semble incongru, sinon indécent et risquerait de rompre son verbe. Je sens juste que, par mimétisme et que parce que le brouhaha s'est amplifié autour de nous, à l'heure de pointe qui se rapproche (ce qui perturbe ma pleine compréhension de son filet de voix), je lis sur ses lèvres autant que j'y suis suspendue.

Elle me parle de son expérience professionnelle, en qualité de juriste, au sein d'une grande compagnie d'assurances, de ses fonctions et responsabilités honorables, mais si peu récréatives au départ, de son

rattachement au service marketing qui lui a permis d'être force de proposition en développant et adaptant les produits et prestations d'assurance aux publics handicapés, sensibilisant ses collègues au marché-cible et formant les conseillers de terrain. Elle me parle de transversalité des échanges, de création de réseaux relationnels enrichissants, de résultats exponentiels, mais parfois aussi de jalousies et d'incompréhensions sur le « traitement de faveur » dû à son statut, l'exonérant de certaines obligations dévolues au commun des salariés.

VD : - Je n'avais aucune formation en marketing, aucune idée de par où commencer, je ne savais même pas si j'en étais capable, mais je l'ai fait. En parallèle d'une immersion en développement personnel, j'avais démarré un coaching individuel personnalisé et que j'ai découvert les thérapies comportementales.

Un coaching aux retombées inattendues (comme souvent) puisqu'elle prend la décision, au détour d'un changement de Direction de son département, moins progressiste et ouverte à son projet innovant, de s'émanciper et s'affranchir de valeurs d'entreprise dans lesquelles elle ne se retrouvait plus.

Je la laisse enchaîner sur sa nécessaire quête de Sens (car s'il y avait un S majuscule à utiliser, ce serait celui-là) qui semble aussi inaliénable que sa liberté reconquise, sans relever aucun idéalisme béat dans son propos ; au contraire, elle ponctue son discours de pragmatisme méthodique, y incluant une dimension altruiste et humaniste qui soutient l'édifice de sa construction mentale et guide son action :

VD : - J'ai créé ma société de coaching en conseil et développement personnel « Handicapower », avec un démarrage effectif d'activité en janvier 2019.

Mon action s'oriente vers et en faveur du handicap, car le coaching, en tant que thérapie du changement, me paraît l'outil idéal pour faire progresser les mentalités, où que l'on se place sur l'échiquier de la vie. Que l'on soit handicapé, ou pas, sourd, malentendant, ou entendant, que sais-je, mon expérience personnelle et mes observations des autres m'amènent à penser que nous partageons au moins deux nécessités, au-delà de nos différences visibles et présumées, pour nous sentir accomplis : avoir une vision la plus claire possible et enthousiasmante de son futur et garder (parfois découvrir, ou reprendre) le contact avec ses valeurs profondes.

A travers ses mots, il me semble comprendre presque furtivement qu'elle a choisi sa stratégie, « son camp » pour le réveil des mentalités des gens dits « normaux » face au handicap et celui-ci passe d'abord par le changement du regard des personnes handicapées sur elles-mêmes et leurs potentiels. En cela, sa démarche ne s'inscrit pas dans la dénonciation des déterminismes, des discriminations, des injustices, ou des préjugés pourtant encore bien réels, ni dans leur oblitération par leur éventuelle pénalisation, mais elle se décline par l'éducation, la correction des perspectives, par la prise de conscience, puis la démonstration factuelle des possibles, mise en œuvre par tous les acteurs concernés.

VD : - On n'attire personne à sa cause en reprochant, culpabilisant, ou en s'opposant frontalement aux préjugés et idées reçues. Je suis la preuve vivante, non pas que tout est possible, mais que rien n'est fondamentalement impossible lorsque l'on acquiert une connaissance sereine de soi, lorsqu'on arrive à décentrer son discours en ne se posant plus la question du rapport à l'autre sous l'angle du « qu'est-ce qu'il me veut », mais en le transformant en « qu'est-ce qu'il veut ? », en ne se considérant plus « en trop », ou « en plus », mais en s'autorisant à devenir « un plus ». Cela laisse le choix d'une infinité d'alternatives, n'est-ce pas ? Le regard des autres sur moi a changé à partir du moment où mon propre regard sur moi-même a évolué positivement et s'est incarné.

Je saisis ce moment pour oser une réflexion, doublée d'une question :

PM : - Reconnaissez toutefois que, depuis la diffusion du reportage de Laëtitia Moreau, « L'éloquence des sourds », sur une chaîne à diffusion européenne (ARTE)¹, vous êtes devenue un symbole pour la communauté sourde et peut-être, par extension, pour des personnes souffrant d'autres handicaps. D'ailleurs, quelles ont été les réactions des téléspectateurs, à la suite de ce reportage ?

VD : - Un symbole, non, un modèle peut-être, reproductible qui plus est et déclinable en autant d'autres modèles qu'il y a de personnalités. Car, si je suis une personne exceptionnelle (dans le sens « unique » du terme, ce que nous sommes tous individuellement), je ne suis pas une exception. Je ne me considère pas non plus comme un emblème ni un porte-parole d'une cause sourde ou handicapée : j'ai juste essayé de partager mon point de vue de la manière la plus honnête possible, en acceptant de participer à ce documentaire. J'œuvre uniquement pour ce que je crois, à une échelle individuelle, comme beaucoup d'autres peuvent le faire.

Il se trouve qu'effectivement ce reportage m'a mise en lumière à un moment donné et que certains se sont sentis concernés par la problématique de la surdité, tout d'abord du fait de l'angle original, novateur et actualisé, porté à son traitement par la réalisatrice, et ensuite par mon parcours individuel qui l'illustrait.

Enfin, les réactions (nombreuses) que j'ai reçues ont été variées, allant de la franche réprobation face à certains de mes commentaires, venant surtout de la part des sourds signeurs LSF, souvent plus puristes et engagés dans la reconnaissance d'une identité sourde, à l'expression de soulagement et de gratitude de la part des sourds oralistes qui se sentaient enfin rétablis dans une forme de compréhension, de visibilité et de reconnaissance publique, et pour finir l'enthousiasme et une certaine forme d'admiration, de la part d'entendants à qui cette émission permettait de découvrir et/ou réviser leur jugement sur les sourds et la surdité comme « handicap ».

En l'écoulant, je ne peux m'empêcher de penser (en dépit des dénégations de Virginie sur son caractère d'exception)   l'*Atopos* si savamment décrit par Roland Barthes, reprenant Nietzsche, dans son « Fragments d'un discours amoureux » : « *Est atopos l'autre (...) qui me fascine. Je ne puis le classer, puisqu'il est précisément (...) Unique, l'Image singulière qui est venue miraculeusement répondre à la spécialité de mon désir. C'est la figure de ma vérité ; il ne peut être pris dans aucun stéréotype (qui est la vérité des autres)* »².

Je ne dois pas être la seule, car, l'interrogeant sur ses projets d'avenir, elle me confirme, du bout des lèvres, l'intérêt qu'elle continue de susciter auprès de grands médias et compagnies de renommée internationale, qui la sollicitent pour participer à des émissions, des projets et devenir l'égérie française de leur image.

De fait, il me semble que Virginie Delalande qui, pour décrire sa voix qu'elle n'a jamais entendue et son articulation sourde, en parle si justement et délicieusement comme d'un « accent », est en passe de tourner un autre chapitre du livre-phare de Roland Barthes : « *Toute passion a finalement un spectateur (...), pas d'oblation (...) sans théâtre final : le signe est toujours vainqueur. (...) Puissance du langage ; avec mon langage, je puis tout faire : même et surtout ne rien dire. Je puis tout faire avec mon langage (...)* »³.

Pour ma part, je paraphraserai Paul  luard qui traduit si bien, bien mieux que je ne pourrais le faire, mon sentiment face à cette rencontre aussi insolite qu'improbable et que j'ai intuitivement et obstinément poursuivie de mes vœux : « *Il n'y a pas de hasards, il n'y a que des rendez-vous* ».

Ce rendez-vous durant lequel j'ai compris que je n'avais pas à chercher à pénétrer un « autre monde », à vouloir me faire accepter en tant qu'entendante, car je cr ais *de facto* la rupture par la

¹ « L'éloquence des sourds » - Laëtitia Moreau – ARTE, France – 2017.

² « Fragments d'un discours amoureux », p.43 – Roland Barthes, Ed. Seuil (1977).

³ « Fragments d'un discours amoureux », p.54 – Roland Barthes, Ed. Seuil (1977).

différenciation. Par peur de mal faire, ou faire de travers, malgré un désir effréné de bien faire, ce que je prenais pour une marque de respect n'était en fin de compte qu'une marque de distance, allèle insondable et sans fin d'un cercle vicieux dans lequel je m'empêtrais.

Il est là, notre plus grand handicap, au-delà des différences que nous souhaitons sincèrement dépasser, de notre compréhension de l'autre que nous voulons élargir, de cette recherche de solidarité humaine, de cette volonté d'égalité, que le poète résume ainsi : « *Il y a une question dans « Je t'aime » qui demande : « M'aimes-tu, toi ? »*⁴.

Il y a, malgré nous, sourds et entendants, ce désir de conquête de l'autre, ce mystère à percer, cette énigme à résoudre, ce silence, ou tumulte à apprivoiser, cette charge de nous-même à transcender, ce « Regarde-moi ! » qui nous permet d'exister et nous remet en perspective.

Il y a cette trace de l'autre en soi, rémanente, même des jours plus tard, qui marque le tournant d'une autre compréhension, apaisée et enfin résiliente.

Il y a cette injonction qui nous poursuit et nous met face à nos devoirs : « *Qu'as-tu fait de tes talents ?* »⁵.

Il y a cette photo, sur laquelle on sourit, témoin intangible qui nous rappelle que « Non, je n'ai pas rêvé, j'y étais ! », pour les jours de doutes qui pourraient subsister et revenir.



Remerciements à Virginie Delalande – Article publié avec son aimable autorisation.

⁴ « Sache que, je... » J.J. Goldman « En passant » (1997).

⁵ Parole des Talents – Évangile selon St Matthieu, XXV 14-30.